

## Introduction

### Le « Caillou » exaltant. Brave New Caledonia<sup>5</sup>

*Ici... on y sent le remous des peuples qui se mêlent.*

*V. Hugo*



*Je fais partie des mythes anciens qui couvent  
dans l'inconscient collectif de l'humanité et qui surgissent  
au cœur de ces « grands rêves intrigants »  
où se bousculent les lunes, les lumières aveuglantes,  
Les sphères lumineuses, les colonnes de ciel et le déluge...  
Mon caducée est insigne de mon statut d'interface céleste  
et de symbole de paix,  
j'affectionne parmi mes multiples attributions, celles  
qui m'amènent à avoir des relations  
constantes avec les hommes ;  
j'assiste le négociant et protège le voyageur,  
entreprise devenant de plus en plus difficile, je l'avoue...  
Je me complais dans ces contrées, où jadis, je rassemblais les nuées,  
troupeaux d'Apollon, pour les ressortir  
en une ondée exubérante de mousson.  
J'aime accompagner les mécaniques humaines des admirateurs d'Icare,  
emprunteuses assidues de mes ailes ;  
je me dirige, cette fois ci, vers une jeunesse stimulée par mes vents et  
qui m'élira, ainsi que dans l'antique Athènes,  
comme leur idéal et modèle.*

*Hermès<sup>6</sup>*

---

<sup>5</sup>. En hommage au génial Aldoux Huxley pour son œuvre « Brave New world » (Le meilleur des mondes), et aussi parce que les termes « New Calédonia » ont été utilisés avant ceux de Nouvelle-Calédonie (1772, suite au 2<sup>ème</sup> voyage de Cook).

<sup>6</sup>.Hermès : dans la mythologie grecque, dieu du vent, des voyageurs et des voleurs, protégeant la sûreté des voies de communication, messenger des dieux, dieu de l'éloquence et de l'art oratoire. Doté d'un corp alerte, il devint l'idéal de la jeunesse athénienne. Après la mort des hommes, recueillait leur âme assimilée à un souffle pour la conduire jusqu'aux juges qui siégeaient aux enfers. Il est souvent représenté avec des ailes à son chapeau et à ses talonnières, et portant à la main le caducée, bâton ailé autour duquel s'enroulaient deux serpents, symbole de paix et insigne de son office de messenger des dieux.

## **En ces années 60, Back in the Sixties <sup>7</sup>...**

Une ombre bourdonnante pourfendait les écharpes légères de brumes...

L'avion ne volait pas très haut De petite taille, l'aéronef empruntait la côte Ouest de l'île. Pour l'utiliser, les voyageurs qui venaient de la capitale avaient dû se réveiller relativement tôt.

Au-dessous d'eux, la mer prenait progressivement avec la montée du jour, la couleur de l'éternel printemps, qui était d'un vert émeraude délicat et magnifique. Protégée des remous du large par un cordon continu de récif corallien, la surface du lagon semblait s'être figée, languide, avec un friselis d'argent uniforme tentant de rejoindre le rivage.

Sur le côté droit, l'œil glissait du spectacle des massifs crépus d'un bleu cobalt ayant passé une subtile alliance avec du pourpre sous-jacent, aux coulées latéritiques d'un ocre ardent qui déferlaient à partir des lignes de crête, sur la vaillante végétation sclérophylle<sup>8</sup>, aux tonalités vertes troublées de jaune. Sur les hauteurs, en contre-jour, se dressaient quelquefois au loin les silhouettes de vertigineux pins colonnaires qui montaient auprès de tertres inconnus une garde intemporelle, bravant les colères du temps qu'on pressentait terribles.

Tapies au fond des vallées, des forêts moutonneuses restaient encore dans l'ombre, attirant les regards inquiets. Une timide colonne de fumée témoignait quelquefois de l'existence de tribus cantonnées.

---

<sup>7</sup> « Back in the Sixties : expression idiomatique anglaise redondante utilisée ici pour parler d'une période que l'on peut considérer comme lointaine, et également pour souligner que la Nouvelle-Calédonie se trouve dans un environnement anglo-saxon.

<sup>8</sup> Sclérophylle : La forêt sèche ou sclérophylle calédonienne est constituée d'arbres de taille modeste et de lianes. C'est un écosystème parmi les plus riches et les plus menacés.

Emprisonnée soigneusement par des longues clôtures rectilignes, une savane omniprésente couleur cannelle remplissait les plaines égratignées par des creeks, asséchés pour la plupart.

Dans un ciel albédo, le soleil commençait à foudroyer les égrégores attardés.

Bientôt, l'appareil intensifia son vrombissement rageur et consentit à se rapprocher de la terre.

A ce moment, le léger malaise, qui s'empare habituellement des tempes, empêchait d'apprécier à son juste titre le paysage aquarellé de la vallée du village de Néko<sup>9</sup>, griffée d'une rivière devenue lascive et enchâssée entre les versants d'une altièrre montagne et le lagon.

Encore étourdis à la sortie de l'avion, les passagers s'échappèrent aux vapeurs de kérosène pour se diriger vers les bâtiments modestes constituant l'aéroport.

Dans la salle d'attente, se mêlaient amicalement les personnes de diverses races et aux tenues variées.

On entendit dans le brouhaha ces mots insolites : « Selamat datang »,<sup>10</sup> lancés à un couple venant certainement d'Indonésie, et dont l'expression était si foncièrement chaleureuse que chacun l'avait instinctivement comprise pour se l'approprier, avant de s'enfoncer dans la journée broussarde<sup>11</sup>

---

<sup>9</sup> Néko ne constitue pas véritablement l'appellation d'un lieu imaginaire, ce nom correspond à un village bien connu, le procédé de l'anagramme ayant été ici voulu pour désigner également tous les villages de la Nouvelle-Calédonie.

<sup>10</sup> « Selamat datang » expression indonésienne signifiant : « Bienvenu », « Soyez la bienvenue »

<sup>11</sup> Broussarde : au-delà de la capitale Nouméa et des ses environs directs, le reste de l'île était appelée familièrement « la Brousse ».



# **CHAPITRE 1**

## **Les multiples visages**



*Tout ce que l'homme a besoin après le labeur, c'est d'avoir des souvenirs, un cheval,  
une maison, une femme, un oiseau chanteur, et de la lumière*  
(Vieux dicton javanais)



## FRANCOIS

Tout au long de l'après-midi, d'une façon particulièrement obsédante, l'assemblage mobile en tubes de bambou suspendus sous la véranda avait dispensé ses notes creuses et délicates de klutuk<sup>12</sup> en un ballet tour à tour mélancolique et lancinant.

Cette agitation singulière dans le ciel clair de ce dimanche était imputable au vent chaud venant de l'intérieur des terres et qui rasait le sol avec une sorte d'insistance incantatoire et rageuse, car il ne parvenait pas à se faufiler prestement au travers des ramures ondoyantes et enchevêtrées des filaos<sup>13</sup>.

Les parfums soulevés par la brise sur le chemin mêlaient les relents de poussière et les essences aromatiques suaves et intenses des niaoulis<sup>14</sup>.

— Ces endroits que nous avons revus me rendent toujours aussi triste !

---

<sup>12</sup> Le vent amène ces tubes de bambous à s'en trechoquer donnant lieu à des sons caractéristiques de l'instrument de musique indonésien appelé Angklung, composé de segments de bambous mobiles taillés judicieusement, fixés sur un cadre que l'on secoue.

<sup>13</sup> Filaos : Arbres de la famille des casuarinacées ou communément appelés bois de fer ; le filao est une variété bordant en général les bords de plage.

<sup>14</sup> « Niaouli » : mot provenant de Nouvelle-Calédonie, genre Melalucca Leucadendron, famille des Myrtacées, arbre poussant aussi en Australie, en Indonésie et en Nouvelle-Guinée, à l'écorce qui se détache en lanières et qui fournit une essence utilisée en parfumerie et en pharmacie.

François BAROU, de deuxième prénom Tareb, n'était pas indifférent aux paroles que sa mère venait de murmurer, mais pour lui, cet air accru qui soufflait et qui semblait venir des esprits fouettait plutôt son sang et lui faisait parfois passer des frissons sur la peau.

La promenade dominicale les avait conduit sur plusieurs sites chargés d'histoires pour se terminer inéluctablement au cimetière du village.

François approchait de la trentaine et il connaissait parfaitement les raisons et les circonstances qui meurtrissaient la conscience de sa mère et qui étaient liées à l'histoire particulière des immigrants javanais en Nouvelle-Calédonie.

Cependant, à ces souvenirs nostalgiques, sa relative jeunesse préférait tout naturellement la vision vivifiante qu'il avait incidemment retenue concernant la couverture du premier numéro de la revue « Indonesia », publiée en 1954, sur l'initiative du premier gouvernement de l'Indonésie. Ce pays était devenu une république unitaire indépendante depuis quatre ans.

Il s'agissait d'une scène qui montrait une famille abattant et débitant des troncs d'arbres dans la grande forêt primaire de Sumatra, cela, dans une véritable gaieté de fumée.

Une légende en indonésien accompagnait ce spectacle, se traduisant ainsi : « Ils abattirent et découpèrent les arbres de la jungle pour la rendre accessible et acquérir plus de terre à cultiver ; la reconstruction impliquait l'exploitation de toutes les ressources susceptibles d'élever le standard de vie du peuple ».

A ce sujet, François, dont l'emploi était celui d'ingénieur des eaux et forêts, avait noté, avec satisfaction que ces défricha-

ges ou essarts<sup>15</sup> allaient être ensuite cultivés en «ladang»<sup>16</sup> représentaient un mode d'exploitation du sol qui correspondait à ses conceptions écologiques.

En effet, cette entreprise ardue mobilisant les hommes et leurs familles, consistait dans un premier temps à recouvrir le terrain avec les produits issus du débroussaillage du sous-bois et des arbustes, puis à abattre les arbres ; le but était de constituer un matelas de végétaux permettant d'obtenir un bon brûlis fertilisateur pour les cultures à venir.

Si l'on peut cependant incriminer un certain gaspillage d'espace, l'érosion ultérieure du sol n'était pas à craindre car il était recouvert d'abattis, par la suite, la végétation recolonisait rapidement le ladang sitôt la récolte effectuée, faisant place à une forêt secondaire.

Bien que cette forme d'agriculture ait été pratiquée depuis des siècles à Sumatra et Bornéo, les immenses forêts de ces îles n'étaient nullement menacées de disparition, tout au moins jusqu'ici, car les exploitants forestiers commençaient déjà à sévir.

L'immigration des Indonésiens en Nouvelle-Calédonie, constituée en grande partie par des habitants de l'île de Java, à savoir les Javanais, Madurais et Soundanais avait commencé dès 1896.

Tout d'abord, il convient de se pencher rapidement sur les circonstances régnant au début des années 1890 pour comprendre pourquoi une communauté d'origine indonésienne assez conséquente qui regroupait un moment plus de 8000 individus, s'était établie dans un territoire français, alors qu'à l'inverse des diasporas asiatiques chinoises, les Indonésiens

---

<sup>15</sup> Essart : défrichage d'un terrain boisé, avec brûlis des bois inutilisables et épandage des cendres dans le but d'une mise en culture du terrain défriché.

<sup>16</sup> Ladang : En Indonésie, champ ayant été essarté, culture temporaire demi-nomade sur brûlis.

répugnent généralement à s'expatrier de leur patrie, leur « tanah tumpah darah » ou « tanah air », à laquelle ils sont viscéralement attachés.

A ce propos, on pourrait s'amuser à compter sur les doigts des deux mains les différentes communautés indonésiennes conséquentes installées à l'étranger de par le monde : il y a notamment le Surinam, La Mecque, le Caire ; un petit nombre à la Réunion, en Australie et aux Etats-Unis. Le cas de Madagascar est à écarter car les immigrants venus de Sumatra vers le troisième siècle après Jésus-Christ puis de Java vers 1555, fondant avec cette dernière vague le royaume des Hovas, se sont complètement intégrés aux Mélando-Africains qui avaient atteint en premier Madagascar.

En Nouvelle-Calédonie, à cette époque, la situation économique n'était pas favorable, les activités du nickel et de l'élevage étaient loin d'être florissantes.

Avec l'arrivée du Gouverneur Feillet en 1894, on allait assister à la mise en œuvre du dernier grand mouvement de colonisation rurale de la Nouvelle-Calédonie. Auparavant, des sociétés avaient été chargées, sans grand succès, de faire venir des colons et surtout il y eut la cession de concessions de petites surfaces autour des centres de colonisation pénale à des libérés ou des transportés méritants provenant du bagne. Ceux-ci ont été estimés à plus de 21 000.

Des lots de 10 à 25 hectares furent créés dans l'intérieur à l'intention des nouveaux colons avec obligation de planter du café qui suscitait de grands espoirs. Comme la terre venait à manquer, il fut procédé au "cantonnement" des mélanésiens et leur assignation à résidence dans les aires qui leur étaient réservées surnommées les "Réserves" administrées par des petits et des grands chefs indigènes. Une vaste campagne d'information fut entreprise en Métropole pour attirer des émigrants. Un « guide de l'émigrant »

fût même élaboré avec des affiches vantant «l'Eldorado du café ».

C'est ainsi que plus de 800 colons venus de Métropole s'installèrent dans des conditions souvent difficiles. Ils vivaient généralement dans un premier temps dans des logements de fortune, et bien peu parvinrent à se faire construire par la suite les maisons à véranda typiques et prisées de l'architecture coloniale.

Beaucoup logeaient à leur arrivée dans des paillotes ou des cases construites à la va-vite par l'administration, quelquefois dépourvues de fermetures et il fallait mettre une brouette devant l'ouverture de la porte pour empêcher les cochons de rentrer !

En raison des épreuves et des difficultés représentées par la superficie relativement insuffisante de leur concession pour pouvoir économiquement s'en sortir, l'effondrement des cours du café, les cyclones, les inondations et surtout, un effroyable isolement, la moitié des colons Feillet quittèrent peu à peu leur concession.

Le Gouverneur Feillet misait alors sur une colonie agricole en mûrissant un grand espoir dans le développement des plantations de café, faisant venir à cet effet des colons de la Métropole. Il leur fallait parallèlement leur trouver de la main-d'œuvre peu onéreuse.

Par ailleurs, la suppression du bagne mis en place en 1817 et qui procurait avec les bagnards une main-d'œuvre à bon marché était bien engagée. Le « robinet d'eau sale » selon les mots du Gouverneur Feillet fut effectivement fermé en 1897, pour ouvrir le « robinet d'eau propre » représenté par les nouveaux colons.